

« LIGERIA »

La Loire a toujours été présente. Avant la ville de Nantes et ses chantiers navals. Avant les châteaux et jardins des rois. Pendant des siècles, ses eaux tumultueuses ou paresseuses ont accompagné les cycles de la nature, les activités humaines, et les rêves aussi. Car la Loire, comme tout fleuve, porte sa part de magie. A l'âge de tous les possibles, quand nos jeunes esprits embrassent l'infini, avant que les bornes sociales n'apposent sur nos fronts leurs œillères, j'ai su cela...

En ce temps, je vivais à Nantes avec mes parents. Les larges cours plantés d'arbres et bordés d'immeubles sculptés formaient mon univers. Peu m'importait alors qu'ils recouvrent les bras fluviaux de l'ancienne « Venise de l'ouest ». Lors des vacances scolaires, on m'envoyait régulièrement prendre l'air et goûter une vie plus simple chez mes grands-parents, du côté de Saint-Julien de Concelles, en bord de Loire. Je m'adonnais alors à de longues promenades à vélo, m'extasiant devant la diversité des couleurs et odeurs, des fleurs, oiseaux ou insectes, demeurant des heures allongé sur les berges... J'accompagnais ma grand-mère au marché et admirais la dextérité de mon grand-père dans le façonnage de sabots. Fasciné par l'évidage, il me semblait que ses mains expertes modelaient dans les nuages de sciure des modèles réduits d'embarcations destinées au fleuve. Lorsque je lui en fis la réflexion, il suspendit son geste, braqua sur moi un regard pétillant que je ne lui connaissais pas et me demanda brusquement : « Tu l'as vue ? »

Je demandai de qui ou quoi il voulait parler mais il reprit son ouvrage, silencieux pour le reste de la journée. Un indéfinissable sourire s'attarda longtemps sur ses lèvres. La nuit, dans mon lit sous les combles, mon esprit ressassa cette question surprenante pour un homme si peu disert. Son regard et son sourire ne me laissaient pas en paix... Je résolus de l'interroger le lendemain, attendant de me retrouver seul avec lui. Devant mon insistance, il cessa de nouveau son travail, chercha ses mots. Jamais je n'aurais cru entendre de sa bouche ceux qu'il prononça alors : « L'eau... c'est la vie. Une rivière, un fleuve... est comme une femme. »

Devant mon incompréhension, il prit mon bras, m'emmena face à la Loire en contrebas, dont les eaux reflétaient en mille éclats la lumière du soleil, et ajouta : « Le jour nous éblouit... La nuit nous endort. Aube et crépuscule... font entrevoir le monde. » Puis il me planta là, décontenancé.

Je décidai donc d'expérimenter par moi-même et commençai à trainer sur les chemins de campagne et les berges du fleuve à la tombée de la nuit, attentif au moindre son, au plus furtif mouvement. Mais le moment correspondait à l'heure du dîner et je ne pouvais m'attarder... Un soir pourtant, il me sembla discerner parmi les roseaux un son inaccoutumé, un écoulement sonore qui évoqua dans mon esprit avide de merveilleux quelque rire cristallin. J'écartai doucement les tiges et ne réussis qu'à déranger une grenouille qui s'enfuit en coassant d'indignation. L'appel de ma grand-mère me rappela aux réalités prosaïques. Je pris toutefois la résolution de revenir au lever du soleil. Je réglai pour cela l'alarme de ma montre - cadeau d'anniversaire pour mes treize ans - et descendis sans bruit le moment venu dans la lumière grise du matin naissant la pente menant au fleuve.

Un brouillard y flottait dans la demi-pénombre, donnant au lieu un aspect fantastique qui en lui-même valait le coup d'œil. Mes pieds crissaient sur les graviers en un écho ouaté tandis que je me dirigeai vers le bouquet de roseau. Une couleuvre dérangée dans ses activités glissa silencieusement devant moi pour se perdre dans les broussailles, et je bondis en arrière, le cœur battant. Le même son qu'au crépuscule perla autour de moi. Mais cette fois, il provenait d'ailleurs. Je me retournai prestement et tombai nez à nez avec une jeune fille nonchalamment allongée au bord de l'eau, le corps à moitié masqué par une brume persistante. Ses longs cheveux dégoulaient en fines gouttelettes sur sa peau nue, signe qu'elle venait de se baigner, ce qui ne semblait guère prudent. Mais surtout, son sourire ironique et son regard mutin établirent immédiatement une connivence entre nous, bien qu'elle parut plus âgée que moi de quelques années.

« Les serpents aussi ont leur utilité, susurra-t-elle, il ne faut pas en avoir peur... Celui-ci est ici chez lui. Plus que toi en tout cas. »

Sa voix était suave comme une eau calme, mais avec des accents curieusement rauques, comme des cailloux dans le courant. Vexé de sa remarque, je répliquai que ce n'était pas la peur qui m'avait fait réagir, mais la surprise.

« Tu n'es pas du genre peureux, alors ?

— Serais-je ici à cette heure, si je l'étais ? A parler à une inconnue ? »

A vrai dire, je n'en menais pas large, mais je n'aurais su dire si les circonstances de la rencontre en étaient davantage la cause que la présence devant moi d'une jeune personne du sexe opposé, dans le plus simple appareil.

« Reviens demain, ajouta-t-elle simplement, et nous verrons... »

Puis elle glissa dans les eaux et disparut dans la brume. La nervosité ne me quitta pas de la journée. Je songeai au roman de Marcel Aymé dans lequel une créature fabuleuse – la vouivre - trainait au bord des eaux en compagnie de serpents qui veillaient sur son diamant demeuré sur la berge pendant ses baignades. Avais-je rencontré une folle ou une légende ? Le lendemain à la même heure, elle était là.

« Ne craignez rien pour votre diamant, lançai-je fièrement. Je ne suis pas un voleur.

— Me prends-tu pour une vouivre ? s'amusa-t-elle en tortillant les longs cheveux qui masquaient sa poitrine. Je ne suis qu'une fille du fleuve, une fille des ondes.

— Une sirène ?

— Une ondine. » Ayant parlé, elle désigna le bas de son anatomie immergé dans la Loire. Une nageoire translucide battit soudainement l'eau en m'aspergeant.

« Te voilà baptisé, s'esclaffa-t-elle. Sommes-nous amis ? »

Pour sûr que nous l'étions ! Comment refuser une telle offre ? Je n'étais pas certain de vivre vraiment ces rencontres qui se répétèrent jour après jour, cessaient quand je retournais tristement à Nantes, et reprenaient naturellement dès mon retour. Peut-être était-ce un rêve récurrent, tel ceux qui conduisaient Alice de l'autre côté du miroir ? Je lui posai un jour la question, mais la différence entre rêve et réalité semblait totalement lui échapper et elle ne sut que répondre, si ce n'est que nous devions simplement profiter des moments partagés.

Ces moments furent un bonheur de chaque instant. Elle me parlait du cours de la Loire, tour à tour torrentueux ou majestueux, de gorges en valons, de ses rives, îlots et boires, comme de membres de sa famille. Elle m'apprit à aimer et apprécier comme des êtres vivants les caresses du soleil, le chant du vent, la danse de la pluie, à reconnaître les poissons et les oiseaux, les rongeurs et les insectes... et les plantes aussi, dont je n'aurais jamais soupçonné la diversité. J'en fis à l'école des exposés qui me valurent des félicitations dont je lui étais redevable... L'histoire des

hommes ne lui était pas davantage inconnue, car elle me narrait aussi les rituels des druides dans la nature, l'évolution du transport des marchandises sur le fleuve, de gabarres en vapeurs, ou l'aménagement de ses rives en barrages, ponts et digues, la construction des villages et châteaux. De tous ses récits, je préférais les mythes qui par sa voix prenaient multiples formes et contours, au point qu'il me semblait les voir : histoires de dragons, de cité ensevelie sous un lac, d'enchanteresse vivant au sommet d'une tour, de déesse descendant se baigner sous la lune... de sorcières soignant par les plantes, d'ogre alchimiste lavant ses mains dans le fleuve... de « Folies » bâties sur les rives pour accueillir les bals des fées, de gnomes et géants tapis dans les grottes... Nous nagions aussi souvent ensemble parmi les nappes de brouillard. Un jour, pris dans un tourbillon, je manquai de me noyer... Elle calma les eaux en un geste et je rejoignis indemne le rivage. Désolée, elle s'excusa de m'avoir mis en danger : « Les esprits de la nature ne sont ni bons ni mauvais. L'eau peut porter ou engloutir le bateau... La vie meurt mais renaît au printemps. C'est ainsi... »

Quelque temps plus tard – c'était en automne - elle m'accueillit d'un regard mélancolique, lissant lentement sa chevelure, et déclara : « Les esprits de la nature n'ont pas les contraintes des humains... Ils en ont d'autres. Je dois suivre ma voie, toi la tienne. Tu vas quitter l'enfance, devenir un homme, connaître turbulences et joies... tels les méandres d'un fleuve. Nul ne revient en arrière. Le destin de la Loire est d'épouser l'océan, se fondre en son immensité... Tel est mon lot inexorable. Cette rencontre est la dernière... J'espère que tu te souviendras. Un jour peut-être, nos ondes vibreront à l'unisson ? » J'avais du mal à réaliser. Trop vite, le temps d'un baiser sur mon front, léger comme une goutte de pluie, et d'un plongeon dans la Loire, en un éclair d'écailles luisantes, elle était déjà partie... Je ne l'ai jamais revue que dans mes souvenirs, et mes rêves aussi. L'ondine du fleuve vit elle désormais, sirène marine, dans les palais de corail, aux grottes de Neptune ? N'était-elle qu'un fantôme ?

J'ai donc grandi, mené carrière, fondé famille, loin de la magie du fleuve. L'âge avançant, je pense souvent à elle. Retraité, j'ai acquis une petite maison en bord de Loire et traîne souvent sur ses rives, espérant je ne sais quoi. L'océan n'est-il pas la matrice de la vie et le cycle de la nature un éternel retour ? Ce soir, mon petit fils est remonté du fleuve bien tardivement avec son vélo, arborant un regard pétillant et un sourire indéfinissable... Une onde frémissante a traversé mon corps fatigué. Et si ?